

# WALLABIRZINE N°34



« Si j'en crois mon horoscope, je devrais mourir dans la soirée. C'est con, j'avais pas fini de bêcher mes camélias. Ce qui me coûte à l'idée de quitter ce bas-monde, c'est l'idée intolérable que mes enfants vont rentrer du crématorium en courant pour boire mes saint-émilion, si cela se trouve dans des gobelets fluo et avec des fils d'ouvriers aux cheveux verts. » Pierre Desproges

# JE SUIS...

Je suis différent... Et il y a une différence de taille à cela, car comme tous les gens ordinaires je suis unique.

Une personne ordinaire est une personne invisible, elle se fond dans la masse de ses semblables. La lumière l'éblouit. Parce que depuis l'orée du machiavélique « c'est le meilleur qui bouffe les autres », lumière est faite sur des gens potentiellement extraordinaires, dont l'embrasement étincelle d'une singularité divine. Ils sont devenus la base commune du devenir de chacun.

Ainsi « Ressembler à » demeure l'axiome principal, et le détenteur d'une identité indispensable à envier. Pourtant il serait bon de fermer les yeux afin d'écouter paisiblement, d'arriver à s'imprégner directement à l'intérieur de chacun de la multitude de contraste que le monde présente. De sorte que lorsque l'on ouvrira les yeux, la diversité apparaîtra dans son ensemble avec bienveillance, et non plus séparément comme l'on nous en vend tant le mérite.

L'extraordinaire possède l'attraction, l'ordinaire la décontraction.

Je suis quelqu'un d'extraordinairement ordinaire.

De la sorte que j'ai toujours été ému par la mort d'un crustacé quelconque. Surtout quand on a passé la soirée à le voir évoluer par la vitre de son aquarium, en lisant dans son regard une méfiance velléitaire, pourtant très justifiée au final. Car il y a une telle cruauté dans le craquement de sa carapace et dans le masticage de sa chair dans la bouche d'un vieux croulant, qu'il m'est arrivé fréquemment de me voir transpercer le thorax du convive gérons, avec sa bouteille de vin blanc qui tintinnabule dans le sceau à glaçon.



Je ne retrouve le bonheur du goût iodée,  
exclusivement dans les sécrétions vaginales de  
mon épouse.

Je ne mange pas de poisson, pas plus que de la  
viande.

La caféine est la première drogue terrestre. Tous  
les matins, je constate le besoin insatiable que les  
hommes de vertu éprouvent dans l'attrait qu'ils  
ont de s'adonner à la caféine.

Les arômes de la machine à café libèrent dans  
leurs yeux l'impulsion excitatrice qui va faire  
germer dans leur tête la discussion à venir, avec  
tout ce qu'ils auront retenu des nouvelles du  
monde. Cet élan compassionnel de café pour la  
fraternité dans l'échange social est omniprésent  
dans toutes les couches sociétales.

Pourtant un buveur de chocolat ou de thé,  
pourrait très bien lui aussi participer à l'étalage de  
ces facultés oratoires, mais il s'abstiendra de  
pénétrer dans le club fermé des donneurs de  
leçons de caféine.

Je ne bois pas de café.

La relation que j'ai avec les fumeurs et les  
vapoteurs est aussi amicale que celle que  
j'entretiens avec un raciste.

J'admets que le monde est composé de trou du cul  
qui ne pense qu'à leur gueule.

Je ne fume pas.





Il est désormais possible d'avoir une vie virtuelle et une vie réelle tout à la fois.

La technologie au service de l'humain et l'omniprésence de la communication saturent en un espace concentrationnaire dédié à des communautés respectives, en accaparant les derniers bastions de cerveau libre pour un voyeurisme sans limite.

Dans le torrent du web, à contre-sens, je résiste en ricanant isolé, alors qu'il serait si simple de se laisser happer dans son flux incessant. Puis de se laisser couler à pic dans cette amertume d'évasion contrôlée que sont les réseaux sociaux.

Ils sont très nombreux et quasiment majoritaire même à se rassurer pour y trouver une utilité fonctionnelle, efficace et adaptée à leur mode de vie respectif.

L'existence virtuelle s'abreuve du culte du narcissisme contemporain, où l'homme en voulant marquer son histoire, laisser une trace, puise en lui cette part d'engagement qui l'accule dans le prêche de l'intérêt de chacun pour le bien commun. Chacun devenant cet extravagant vaniteux se substituant dans une mise en scène marketing digne de la société du spectacle chère à Guy Debord.

La notoriété addictive que procure la vitrine des réseaux sociaux démontre en chacun son existence, notamment dans la manière dont les applications nourrissent l'égoïsme (le gratifiant décompte de likes); le pouvoir addictif du sentiment de progrès (le décompte des followers).

Après le « je pense donc je suis » de René Descartes, voici venu le « Tu likes, donc j'existe » de Facebook.

Le nombre de like est une accoutumance effroyable, une évidence du manque de confiance en soi, un aveu égotiste à vouloir être connu, à s'inscrire dans l'irréalisme de devenir une star, un dieu.

J'estompe du mieux que je peux mon égo.

Les réseaux sociaux métamorphosent la personne en rat du no life, c'est à dire qu'elles enferment dans les cages du laboratoire de la connexion en ligne avec l'esprit mit sous tutelle.

La plupart des gens ne se soucie pas des informations que les réseaux sociaux collectent sur eux, tout simplement parce qu'ils n'en sont pas capables tellement c'est compliqué. On leur a vendu le concept du virtuel comme quelque chose de libertaire et socialement émancipateur, de ce fait ils veulent juste aller sur Internet sans se soucier de quoique ce soit pour déambuler à la recherche d'un truc qui occupe leur vie.

« Surfer sur le net » est une expression du cool qui renvoie à cet aspect de liberté et de jeunisme que la voiture et la moto en leur temps avaient comme dénominateur commun à la liberté sauvage des sixties rock'n'rollien.

Se soucier de la protection de la vie privée est complètement absorbé par le narcissisme, la soif de voyeurisme primitif, et d'une domination sur la concurrence.

Les pères fondateurs du 2.0 ont un intrigant antagonisme qui repose sur le fait que ni Steve Jobs (Apple) ni Evan Williams (Twitter) n'autorisaient leurs enfants à jouer avec des écrans.

Toutefois quand ça sert de vitrine promotionnelle pour la création il est évident que c'est un outil efficace, mais on pourrait rajouter qu'il fait autant office pour de la publicité envahissante, que de propagande néfaste (extrémisme).

Il n'y a pas de filtre, c'est la mondialisation qui s'exprime, c'est global, cash.





Bon quand il s'agit des concerts cela reste du virtuel évidemment, ben oui quand tu vois qu'à un événement il y a 500 aime, puis 200 souhaitant participer, et qu'au final tu te retrouves à 20 guggusses, WTF !!?

Dans tout ce fatras de com et sur tous les sujets il est génialement exaspérant de lire les commentaires qui coagulent pour exprimer un ressentiment haineux, formant une croûte de pue où l'odeur du sang en est le meilleur des coagulants excitateurs.

Les gens collaborent à ce système avec convoitise en estimant que leur parole est capitale.

Chacun se nourrit de ce voyeurisme pour exister à travers l'autre, et partager la même illusion factice. Cette liberté d'opinion est un surproduit à la mesquinerie, une manière corvéable de se livrer en pâture et de se mirer.

On ne socialise rien avec ça, c'est de la masturbation et du crachat.

J'en fais le réquisitoire mais ce truc est une aliénation de plus.

On parle de progrès social et technologique, mais les réseaux sociaux existaient d'une autre manière à une époque antérieure. Au siècle dernier, cela s'appelait la CB.

Certes les communautés étaient plus restreintes, et puis côté matériel, en plus de la CB et de son antenne-relais, il fallait avoir la moustache, la nuque longue et une samba Talbot...Ou bien être routier.

Je ne suis pas sur les réseaux sociaux.

Ces derniers temps je suis abasourdi par mes congénères qui vouent un culte sans borne à la technologie.

Un jour je me suis retrouvé nez à nez avec un type en train de bramer dans le vide en hurlant des : "SUPPRIMER", "OUI", à son téléphone portable, comme si je n'existais pas. Il n'y a pas si longtemps de cela si vous vous souvenez bien, il fallait taper sur des touches pour écouter, supprimer, etc...Des messages, mais maintenant avec l'accélération technologique cela se fait de vive voix.

Il faut surtout que cette pratique soit assez audible, sinon le téléphone se charge lui-même d'appeler la personne que vous ne voulez pas appeler, c'est pratique nan ?

J'ai trouvé cela très désopilant, me demandant jusqu'où les gens étaient capables d'aller se vautrer du moment qu'ils sont tous à bêler dans le même enclos.

Après ce coup d'une extravagance sans limite, tout me semble désormais presque plausible, alors j'attends donc avec délice le moment crucial où ils seront déguisés en lapin géant en train de hurler des trucs à leur téléphone, exténués de colère pour se faire manipuler de la sorte.

Quoiqu'ils ne s'en rendent même plus compte puisque dès que les gens sortent à l'extérieur, leur premier réflexe est de consulter leur téléphone comme des junkies en pleine addiction.

Avant, si dans la rue un gars parlait tout seul, il était jugé de fou, maintenant ce serait plutôt l'inverse.

Je n'ai pas de téléphone portable.



J'ai arrêté de boire de l'alcool il y a très longtemps maintenant. Pourtant j'ai pris des cuites phénoménales, et même à dégueuler au petit matin, blême. D'ailleurs j'ai même réussi à vomir sur mon épouse à l'époque où nous n'étions uniquement sous l'égide du concubinage. Cela est arrivé par ma méconnaissance de mes capacités à contenir une pression gastrique inopinée.

Je suis arrivé ivre dans la chambre alors qu'elle dormait depuis un bon moment et qu'elle travaillait le lendemain, un samedi en plus. Je me suis couché après avoir rebondi sur l'ensemble du mobilier, dans le désordre de mon discernement visuel, et d'un état cérébral assez proche d'un myopathe en phase terminale de la maladie de Kreusfeld Jacobb. Une fois couché, par je ne sais qu'elle magie le plafond s'est soudainement mis à tourner à la vitesse des pales d'un hélicoptère. C'était Platoon et Apocalypse Now en même temps. Je n'ai jamais trop brillé pour mon sens de l'orientation, mais là, j'étais perdu. Les toilettes m'apparaissaient se situer au environ de Tombouctou à cause de l'énergie que j'aurai dû déployer pour arriver jusqu'à elles, et la fenêtre passait à une telle vitesse devant mes yeux que j'ai dû me résoudre à vomir précipitamment à côté du lit.

Malheureusement, je me suis trompé de côté.

Le dos de mon épouse a servi de barrage pour ne pas tacher l'ensemble du duvet et du drap. Bien évidemment, c'est le genre de révélation qui n'a absolument aucune importance, mais il m'est soudainement apparu avenant de proposer cette réflexion, malgré l'irritation compréhensive qui arrive quand on vous réveille avec du vomi sur les reins. C'était une excuse bidon, mais c'était surtout la prévenance d'un homme qui bon gré mal gré essayait en vain de garder un soupçon d'aplomb, alors qu'il était évident qu'il avait perdu toute forme de dignité dans la souffrance honteuse qu'il essayait en vain de calfeutrer.

Mon épouse est partie se laver pendant que je devais changer les draps du lit. J'ai pris le premier de la pile. Mais je voudrais vous y voir vous à l'œuvre, en train d'essayer de mettre des draps d'un lit en 80 sur un lit en 120. Oui, la manœuvre est assez cocasse et terriblement énervante à jeun. Mais complètement bourré c'est on ne peut plus exaspérant pour la personne qui est censée se lever dans pas moins de 3 heures, tout en étant surprise auparavant dans son sommeil, par la déconvenue éthylique de l'homme qui lui avait prédit avec le verre levé quelques heures auparavant, un avenir original.

Je ne bois pas d'alcool.





D'ailleurs je ne le supporte pas, je le rejette inexorablement (vomi), de plus, cela m'a plus souvent attristé que rempli de bonheur dans l'ivresse.

Vivre dans la réalité du monde et sentir sa respiration est une belle quête spirituelle, assez satisfaisante pour moi. Je ne me reconnais par ailleurs dans aucun dieu,

Je n'ai pas de religion mais je suis spirituel.

Je ne veux me soumettre à aucune entité supérieure, et plus humblement préfère la quiétude d'un amour simple, naturel, fraternel comme unique conviction de vie pour suivre mon chemin existentiel.

Grand romantique je saoule avec des mots enivrants qui font pulser le cœur, ce qui est très loin des principales techniques masculines œuvrant à impressionner par le mensonge et à faire boire jusqu'à satiété des femmes pour les étourdir suffisamment, afin de les culbuter à l'arrière d'une voiture à l'assise rudimentaire.

En vous disant cela j'apparais en donneur de leçon qui se spolie de tout. Et bien non. Je suis différent, et je n'ai rien à me reprocher pour faire vœux de pénitence, ni de chasteté.

Je ne me prive de rien que je n'en ressente le besoin, ou le désir. D'ailleurs mes plaisirs sont juste différents des vôtres, c'est tout. La nuance est telle par contre, qu'elle est subtilement incomprise par beaucoup. Hors je ne suis pas là pour changer le monde, juste vivre à vos côtés, même si cela me demande chaque jour des efforts supplémentaires pour supporter vos addictions compensatrices.

Je ne suis pas un saint, irréprochable de toute vertu. Je suis singulier, point. Il est important que le respect soit réciproque pour vivre en harmonie.

Ainsi, devant l'accomplissement de l'état féodal du monde et de son égoïsme dans sa compétition hâlante, la courtoisie m'oblige à vous éructer sans hypocrisie pour poursuivre l'harmonisation des rapports humains, et jusque dans les chiottes s'il le fallait :

Une bonne lecture du WBZ !

# CHRONIQUE DISQUE



## BARDO POND - VOLUME 8

Le truc c'est que l'on ne sait jamais si ce groupe a fini sa jam party ?

Mais ouaie c'est comme ça que cela se passe chez Bardo Pond, un volume de torpeur avec trois volumes de folk à mélasse-häschéchisé. Le délire est simple, un trip acide mais sous lexomil.

À partir de quoi Bardo Pond fond toute sa musique indolente dans l'hypnose et vers l'illumination. Y parvient-il ?

Sachant que le seuil de résistance d'une personne lambda ne passera pas le cap du premier titre qui dure modestement 6mn25, il va s'en dire que non. Il faut pour cela une personne soumise à cette transe entre le flower pöwer ésotérique et le psychédéisme pastoral. Pourtant la symbiose est totale, et si il est vrai que l'on s'emmerde avec ce groupe, c'est tout de même de bon aloi.

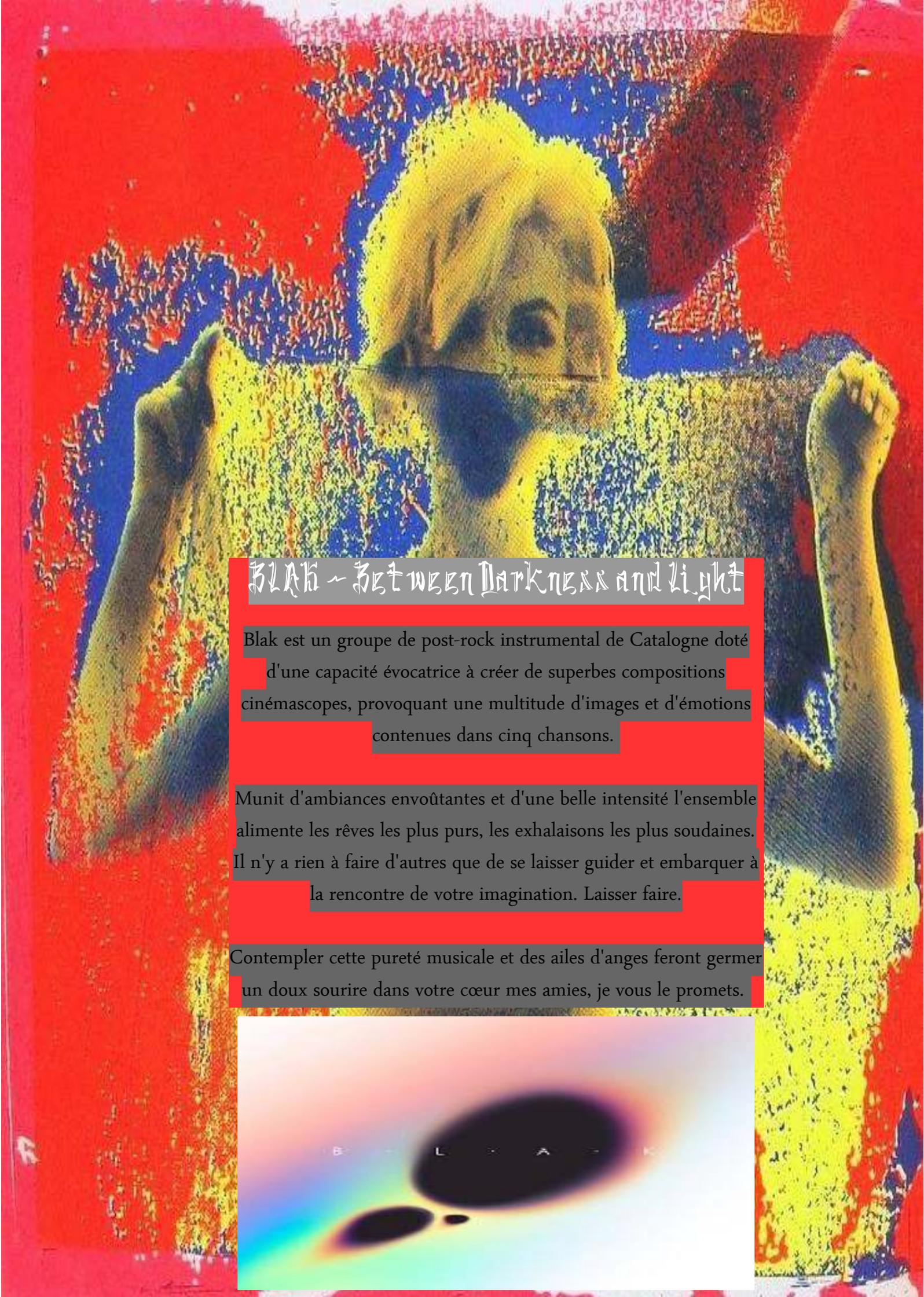
Je m'explique, Bardo Pond est chiant, vous ne pouvez pas savoir comment, ces putains de hippie en font des caisses dans leur biodiversité tantrique, cela n'empêche pas le moins du monde que leur trip est inoffensif, et ainsi l'on se laisse porter par cette musique frivole, par cette confusion reposante, ce délire vertigineux, où l'on laisse éteindre à petit feu les tracasseries quotidiennes afin de s'immoler corps et âme dans le feu passionnel et édénique de l'insouciance.

C'est inoffensif alors il faut vivre et laisser vivre tout simplement.

Attention, quand je dis que c'est des hippies, il y a de la flûte, des guitares brumeuses façon post-rock aka le blues mauritanien, une rythmique voodoo et une basse apathique. Tu vois le délire ?

N'oubliez pas que « Faire l'amour dans un champ excite les fleurs » car rien ne nourrit mieux l'inspiration que l'amour. La souffrance peut la stimuler, rarement l'épanouir.

Avec ce "volume 8" Bardo Pond réitère sa légende en préférant avoir une bonne utopie dans la tête plutôt qu'une mauvaise réalité en face de soi.



## BLAK ~ Between Darkness and Light

Blak est un groupe de post-rock instrumental de Catalogne doté d'une capacité évocatrice à créer de superbes compositions cinémascopes, provoquant une multitude d'images et d'émotions contenues dans cinq chansons.

Munit d'ambiances envoûtantes et d'une belle intensité l'ensemble alimente les rêves les plus purs, les exhalaisons les plus soudaines. Il n'y a rien à faire d'autres que de se laisser guider et embarquer à la rencontre de votre imagination. Laisser faire.

Contempler cette pureté musicale et des ailes d'anges feront germer un doux sourire dans votre cœur mes amies, je vous le promets.



# COLDAWN – In The Dawn

« Si tu veux construire un bateau, fais naître dans le cœur des hommes et femmes le désir de la mer. » Antoine de Saint-Exupéry.

Ahhhh l'amer, vaste océan fielleux ou l'on noie son déni avec exaltation. Point d'espoir à la St Exupéry ici, le petit Prince reste avec son pessimisme, le black c'est la noirceur et un nihilisme cru, point final.

Coldawn est un duo Italien de post-black atmosphérique. Le chanteur quand il appose une partie vocale claire chante son glas comme une caisse, donc il est préférable qu'il hurle, ce qu'il accomplit les trois quart du temps, heureusement, sinon des cours du chant le soir ne seront pas de trop. Le groupe nous plonge dans sa bulle hermétique et nous isole dans son agonie. Le regard pessimiste qu'il noie dans son linceul à coup de beauté narrative et imaginaire, recueille des divines aspérités dans les visions soniques de son désespoir grandiloquent. Pour résumer en une expression prompte c'est confusément chiant quoi !





## ETERNAL VALLEY – THE FALLING LIGHT

Soupe au lait et assez passéiste cet album de black demeure une étrangeté tout de même. C'est à dire qu'il est doux dans sa façon d'émettre sa mélancolie atmosphérique et froid dans sa violence neurasthénique. Le contraste est nigaud et tombe à plat.

Orszar est seul à jouer de tous les instruments. Si, si, félicitations à lui, son œuvre est fondamentalement représentative et génératrice de ses souffrances, désirs et autres...La problématique réside sur le fait qu'ils sont désormais légion à réaliser ce genre d'opus ténébreux, dont l'isolement amène inexorablement vers un caractère d'ermite, et dont le recul nécessaire sur son art ne fait plus loi, mais devient plutôt prédominant.

Finalement c'est étrange cette impression d'ennui qu'apporte ce disque de black métal, on ne sait si c'est dû au fait d'un manque d'épaisseur de couille ? Ou si la perversion de son isolement lui confère une unique solution de repli dans la masturbation ? Avec pour conséquence primordiale (comme le conçoit l'église catholique romaine) de le rendre sourd, et par défaut fatalement, à ses compositions indolentes.

# JUDAS PRIEST ~ FIREPOWER



Du heavy à l'ancienne, conquérant, poilu, sauvageon et en même temps à tortiller du trouffion FM histoire de faire le tour de la discographie du Judas, et rappeler toutes les époques transgenres.

Quarante ans de carrière, un groupe quasiment désintégré par l'usure du temps, le duo magique de gratteux n'est plus, fini le Glenn Tipton & K.K. Downing, pourtant caractéristique du sceau du Priest, pour des remplaçants en duplicata, tout comme KISS avec ces deux fantoches au fut et à la guitare afin de faire tourner la planche à billet. Ouais c'est toujours la bonne blague que de perpétuer son mythe, à quoi cela tient-il ? À une insistance félonne pour nourrir fierté égocentrique ? Rester bankable pour payer les traites et nourrir la marmaille élevée avec la cuillère dorée en bouche ? Dans ce marasme seule la couineuse Halford reste la prêtresse castafiore du heävy-MetAl et officie son jubilé sans fin comme les Stones, les Who, Scorpions ou Aznavour...

Le 18 album du Priest pourrait horripiler de prime abord par des compositions métalliques crédibles et pour une puissance de feu mollassonne, avec des relents de power metal et de heavy Dionsque hors d'âge. Surtout que l'on nous a ressorti de la poussière le blason fondateur avec Tom Allom derrière la console (British Steel, Ram It Down), Andy Sneap guitariste et compositeur de Sabbath et de Hell a produit cet opus et remplacera sur la prochaine tournée Glenn Tipton. Sauf que ce duo a reboosté le volume en offrant une palette idoine de modernité et d'ancien. Et pourtant qui l'eut cru patate crue, cet album sous son absolu péché véniel de sa longueur est bon. Les solis sont appuyés, le riffing obséquieux, et que dire de la partie vocale du Metal God, si ce n'est que c'est cette brillante salope est capable de se lover dans ce qu'elle sait faire de plus grandiloquent et de permissif.

Judas Priest aurait pu sombrer dans la redondance, il offre la variation mélodique, le contraste progressiste dans son heAvy de père fondateur. Il est épique et majestueux à la fois, son sens mélodique appuie là où cela fait du bien d'aller gratter à l'envie dans la générosité, au risque d'être mirifiquement too much, pile dans ce coin qui pue et où la frontière du mauvais goût est déjà franchit depuis 5 bornes en arrière. Côté puissance on est dans le bastion du heavy, le dinosaure de Birmingham crache toujours du feu et des métaux lourds. Oui la vieille pétoire du Priest laisse encore des marques sur l'asphalte, seule la sensiblerie finale, une ballade sirupeuse à la Rainbow laisse à Robbie le soin de se caresser les testicules.

« Firepower » est un classique, et faudra vous y faire on en prend pour perpét !



## KADAVAR - COME BACK LIFE

J'ai dégotté cette compilation nipponne du trio de schleus Kadavar sur le net.

Groupe imminent excellent en live alors que sur ce disque il n'est jamais vraiment arrivé à répandre le trip de ses concerts endiablés, à cause d'une production hermétique à leur transe blues diabolique. Néanmoins pour tous ceux et celles qui ne connaîtraient pas encore ce band, ce disque étend un échantillon représentatif de leur carrière discographique.

Kadavar c'est un mélange vintage de stoner et de krautrock, de heavy blues et de psychédéisme parfois cosmique. Du Led Zep avec du Scorpions des 70's, du Hawkwind partageant des champignons hallucinogènes avec du Motörhead sous amphétamine, ou encore le hard rock de Blue Öyster Cult avec celui de Diamond Head. Le jour où ce band sort en live, n'hésitez pas une seconde par contre, ce sera du feu qui sortira de vos enceintes, et un feu ancien à l'hallucination enivrante et à la flamme remplie d'adoration pour la liberté seventies.

Ici vous trouverez un jolie pot-pourri de compositions sauvages faisant jour avec une Deutschland quality, tout cela germe lentement même si l'aspect catchy de prime abord est un leurre. Car il y a de la profondeur dans cette redite, le charme solaire et la pelure de leur fourrure stoner est véritable.

Tonton Mitterrand nous l'avait bien dit au Bundestag le 20 janvier 1983, les allemands sont nos amis.



# LOWERED – Lowered

Message de prévention à l'attention de notre aimable lectorat : Il vous faut absolument entendre cette chronique par le biais d'un médium hallucinatoire qui communique émotion et perception à travers le prisme d'une connexion au cosmos des ténèbres. Cet avertissement vous prévient aussi que même une réaction placebo peut être toxique par ailleurs (par où ?!).

Lowered présente 4 titres de raout malsain et dérangeant, rendant finalement compréhensible l'existence de la matière négative, inerte et néfaste. Du point de vue philosophique cet opus donne à sa substance noire et profonde une forme persistante et incoercible de sa manifestation particulière et singulière. C'est en ceci qu'il manifeste son énergie de souffrance, car nul ne peut appréhender ce tout sans s'y perdre, sans s'y déliter. Cette agressivité sonore présente pourtant un intérêt infini, car elle tâte dans sa transformation mortuaire cette globalité submergeante et devant laquelle l'humain ne peut rien, absolument rien, car elle le dépasse. Il peut assouvir son angoisse et obéir à des pulsions se résumant à une promiscuité sauvage et effrénée de la théorie Soniquö-ørgonale.

Nous y voilà, alors ouvrez les guillemets. Soniquö-ørgonale c'est un surréaliste assemblage psychédélique de noirceur, traversé de fulgurances lysergiques sombres et copieusement nihilistes. Plus simple j'ai pas dans le magasin, désolé.

Le cloaque fangeux est épais, saturé par de basses graves absolument écœurantes, elles s'étalent dans le domaine trve du slvdge. Une cvltvre tenace dans la compacité du saccage sonore renforce une production trash, disjonctée d'irascibilité implosive à la Celtic Frost. Les compositions maniaques sont marquées du sceau de l'errance bilieuse. Les riffs sont des perturbations d'atmosphères et d'une façon générale, l'énergie Soniquö-ørgonale s'écoule en un flux évoluant pour concasser. La pression gravitationnel vous plaque au sol par la force de ses pulsations telluriques en un phénomène entendu chez Amenra, et cette 'analogie peut suggérer de théoriser sur l'entropisme sonore. Ce que je ne ferais point, ne vous inquiétez pas. La chanteuse Anna Vo est une experte en grognements morbides, elle déchiquette six pied sous terre transpercée d'une ampleur acaridiâtre. Cet opus explose le cerveau et le sphincter de ses fans avec des brûlures mélodiques, des irritations anormales, qui auraient été également ressenties par votre serviteur lors des travaux d'extraction en chambre noire. La nature animée est ici imprégnée de lamentations en perpétuelle contraction-expansion comme une purge de pensées noires et nocives. Ce processus complexe aboutit à des structures symétriques de descentes minières, et dans la scission thermonucléaire de riffs ténébreux.

La théorie décrite ici utilise des termes qui sont soit inusités par la science journalistique ou passablement datés au moment de l'élaboration de la théorie, ou encore employés dans un autre sens que celui couramment employé par des rock critic de qualité reconnu. Ainsi je vous serais gré de laisser libre cours à mes raisonnements hâtifs, issus d'extrapolations hasardeuses et absolument élucubratives, car le fertilisant imaginaire à plusieurs sortes d'interprétations.





## PRONG – Zero Days

Le trio a vraiment su rebondir et prendre usufuit de son passé sonique en lui inculquant tous les effets contemporains.

Prong est omniprésent, son niveau de rendement est d'un album chaque année, et côté qualité c'est sans fioriture. Ça groOove, fait mousser des arc électriques en un tempo de constriction et de sévérité glaciale, avec toujours cette fonte de métaux hybrides et noircis par de l'indus.

On retrouve le son inégalé des New-yorkais, des riffs singuliers, un mood sec et nerveux, et comme pour chacun de ses albums une évolution conséquente à sa maturité de vieux briscards, augmentée par une adaptation à la modernité ambiante.

Prong fait du PrÖng amélioré par du metalcore/post-hardcore. L'empreinte est tenace, le grain redoutable, la face mélodieuse, le fond sombre, l'enrobage catchy et à forte teneur de pénétration active. Prong s'épanouit album après album, que voulez-vous de mieux hein ?





# SAXON - THUNDERBOLT

Les anglo-saxons retournent le passé avec un lifting sonore !

Saxon est un groupe de la New Wave of British Heavy Metal depuis 42 piges, avec en membre fondateur Biff Byford (le patron) au chant et Paul Quinn (le sous-chef) à la guitare. Le groupe fait partie des groupes qui ont définis l'originalité et l'essence même du genre, de par ce fait, son statut de fondateur lui permet de perdurer, tout en alternant des changements de line-up, une discographie pléthorique quoique rébarbative, des chamailleries de droit d'auteurs avec les anciens membres, bref le lot commun de tous les groupes des seventies...

Vénééré en Europe, le groupe a voulu conquérir le marché américain et surfer sur le hair métal dans les 80's et s'est buté à sa contre-nature, depuis il est retourné dans les aciéries anglaises avec comme unique destinée de refonder sa gloire passé...C'est dire si le groupe est ancré dans la tradition, peut s'enorgueillir avec ces nouvelles compositions de relier avec "Thunderbolt" une réactualisation de son univers par le biais d'une production botoxée, et de riffs formant l'alliage d'acier primaire et de fer contemporain. On ne peut pas incriminer Saxon de ne pas faire du Saxon, de se mentir à lui-même et à ses fans de la première heure. J'ai toujours apprécié ce groupe pour la qualité indéniable de son sens du riffing heavy et des parties vocales. Biff est un grand chanteur, sa voix est reconnaissable car unique. Son grain est un mélange heAvy et rock'n'roll, par contre en concert il fait toujours sa tronche de triste sire à la Droopy meets Michel Sardou.

On ne s'étonnera pas d'entendre le énième morceau comme si c'était celui d'il y a 20 ans en arrière, une stagnation émérite qui à elle seule définit au mieux l'intransigeance d'un groupe qui a su conserver ses mimiques, gimmings comme au première lueur de ses origines. Toutefois, on ne trouve pas un titre ayant la trempe iconique d'un Denim & Leather", 747 (Strangers in the Night), Wheels of Steel, Never Surrender, malgré la qualité indéniable d'étoffer le fourreau de leur glaive anglo-saxon avec des titres cossus, intrépides, développant un amour tangible pour la progression heAvy, qui va aujourd'hui jusqu'au paganisme nordique. Justement Saxon est nordique alors il galvanise ses troupes. Mais si groupe sait être fort contre les faibles, il est aussi prompt à être doux quand il s'agit de mettre en pratique sa sensibilité. Je dirais cependant que cet album manque de poil, de clou et de cuir seventies, un reproche élémentaire mon cher Watson, même si globalement quand même, heyyyyyyyyyyyyy merde quoi c'est Saxon bordel de foutre, alors ça grouille de solos saillants, de riffs obséquieusement lourds, d'une section rythmique hardie, et du chant solennel du Biff, Sa majesté de la métallurgie britannique.

Sans être médisant, il est bon de reconnaître qu'avec cette longue carrière la force et la faiblesse du groupe ne permet plus que de vivre des rentes de sa gloire passé.

Conclusion : Saxon finira par réaliser une cover « Des Lacs Du Connemara » au Hellfest en 2021 pour sa tournée d'adieu.



## ILS ONT DIT DU WALLABIRZINE :

**La peur : J'en ai froid dans le dos.**

**Le hasard : Ah ça il fait bien les choses.**

**Le verre : C'est fracassant quand il casse.**

**L'infarctus du myocarde : Arggggggggggggggg !**

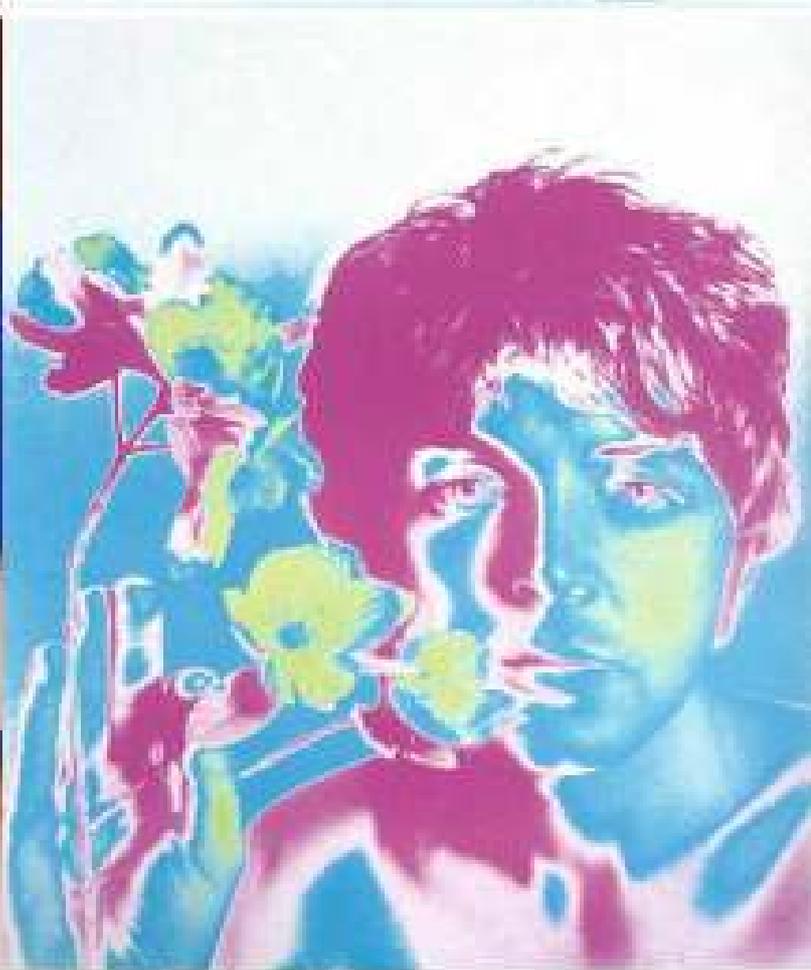
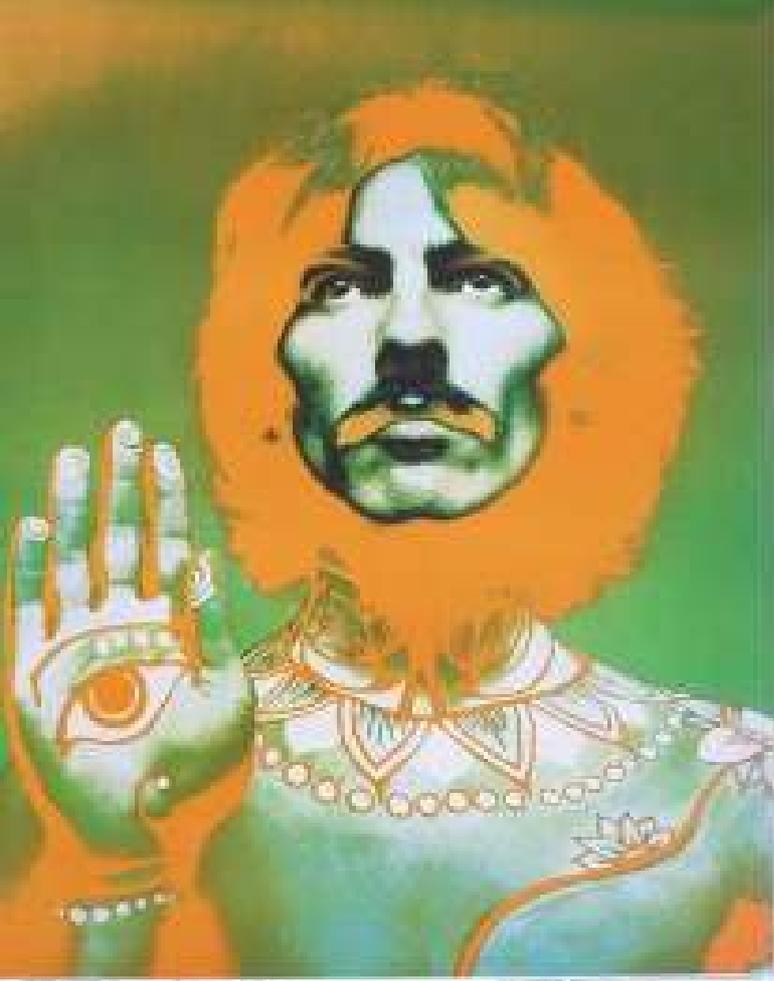
**Le septième ciel : Ooh, ne poussez pas, ne poussez pas .**

**Syd Barret : C'est complètement cinglé d'acide pure ce truc.**

**Les Requins Marteaux : Il n'a même pas sa carte de pêche ce fêlé.**

**Izzie (Grey's Anatomy) : Il me manque. C'est par vagues, et sans répits.**

**Raoul Volfoni : J'vous préviens il a la puissance de feu d'un croiseur et des flingues de concours.**



**Retrouvez le WallaBirZine sur le web :**

**<http://wallabirzine.blog.free.fr/index.php?>**